



# DES SANGSUES ET DES HOMMES

Emmanuel Desiles

## ► To cite this version:

Emmanuel Desiles. DES SANGSUES ET DES HOMMES. L'Astrado : revisto bilengo de prouvenço : revue bilingue de provence, 2016, Ome e ativeta, 51, p.54-76. hal-01310130

**HAL Id: hal-01310130**

**<https://hal.science/hal-01310130>**

Submitted on 1 May 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## DES SANGSUES ET DES HOMMES

Dans le remarquable ouvrage sur l'hirudothérapie de la doctoresse suisse Dominique Kaehler Schweizer, *Thérapie par les sangsues*,<sup>1</sup> on peut lire : « En français, il n'existe pas un livre moderne sur la thérapie par les sangsues : les derniers ont été écrits avant 1860. Cependant, il existe quelques thèses de pharmacies du XXème siècle, mais elles ne traitent que de la conservation en officine ou de l'histoire, mais peu et mal de la thérapie, qui n'est pas du ressort du pharmacien ».<sup>2</sup> Et de confirmer en 4ème de couverture : « C'est le seul livre écrit en français sur ce thème depuis 150 ans : il comble ainsi un vide littéraire (...) ». Et pourtant ! Le titre du présent article, en écorchant volontairement Steinbeck, rappelle à bel escient que l'adhésion (pour ne pas dire l'adhérence, en faisant un jeu de mots un peu trop facile) à l'hirudothérapie en Provence ne s'arrête pas en 1860. Bien au contraire ! Alors que commence l'œuvre mistralienne, la pêche des sangsues est en pleine activité. Dès le chant premier de *Mirèio*, Vincent conte à Mireille ses divers emplois et il n'a garde d'oublier ses heures passées les mollets dans l'eau à collecter les *iruge* :

« (...) quouro, i clar, anan pesca  
De tiro-sang. La bravo pesco !  
Pas besoun de fielat ni d'esco :  
I'a que de battre l'aigo fresco,  
L'iruge à vòsti cambo arribo s'empega. »

*Mirèio* paraît en 1859, c'est-à-dire, si l'on en croit la doctoresse suisse – digne de confiance –, l'année qui sonne le glas de la reconnaissance et de l'intérêt de l'hirudothérapie par la médecine française officielle. Il y a là un joli paradoxe historique qui nous engage à aller plus avant dans l'étude d'une pratique qui, en Provence au moins, a dépassé largement le cadre des canons officiels de l'Université de Médecine. Une exploration historique, médicale et littéraire (en relevant spécifiquement les mentions sur les sangsues dans la littérature provençale), sera donc indispensable pour élucider et le mystère et le paradoxe, d'autant plus que l'un des rares médecins français qui ose revendiquer aujourd'hui sa pratique de l'hirudothérapie n'est pas installé autre part qu'à... Aix-en-Provence<sup>3</sup> !

### UN PEU D'HISTOIRE

Si l'hirudothérapie fait son retour à l'heure actuelle, notamment sous l'influence des États-Unis, la seconde moitié du XIXème siècle a amorcé un lent mais sûr déclin de cette pratique médicale. A la base de cette désaffection il y a tout d'abord l'exagération dont certains médecins ont fait preuve dans la première moitié de ce même siècle. On raconte que le docteur Brossais, dont nous reparlerons un peu plus loin, allait jusqu'à prescrire l'application de cent sangsues par patient ! En corollaire de cette exagération on peut noter une raréfaction des sangsues dans nos eaux d'Europe occidentale et, conséquence économique oblige, l'inflation du prix des sangsues, rebutant le praticien comme le patient. Dernier point : les sangsues ne sont pas stériles. La prise en compte des microbes dans la médecine depuis le XIXème siècle a ainsi largement contribué à laisser de côté une pratique non dénuée de risques infectieux. Pourtant, c'est précisément à la fin du XIXème siècle que Louis Pasteur en personne aura recours aux sangsues pour se sauver d'une attaque cérébrale. La sangsue, même dénigrée, n'est donc jamais très loin...

Si l'on remonte le cours de l'histoire de la sangsue, et de l'histoire de son nom même, on rebrousse plusieurs chemins. Sur le plan de l'étymologie, on trouve un ancien *sanguisuga* (littéralement « suce-sang ») qui a donné notre *sansugo* en provençal, mais aussi un ancien *hirudo* (de *hoero* qui signifie « j'adhère » - notamment utilisé chez Galien) qui a donné notre *iruge* en provençal. Ajoutons à cela un dernier et provençal *tiro-sang* (la traduction serait superflue) et nous

---

1 : Dr Dominique Kaehler Schweizer, *Thérapie par les sangsues, Secrets et bienfaits de l'hirudothérapie, La renaissance d'une thérapie ancestrale dans la médecine moderne*, Jouvence Editions, 2008.

2 : *Idem*, p.18.

3 : Il s'agit du Docteur Gillard, s'exprimant sur le site internet de *L'Express*.

aurons la liste complète - ou presque - des dénominations historiques de notre bête à ventouses.

Sur le plan littéraire on la retrouve dès la bible, dans les *Proverbes* :

*La sangsue a deux filles : « Apporte ! Apporte ! »*

*Il y a trois choses insatiables*

*et quatre qui jamais ne disent « Assez ! »*<sup>4</sup>

La voracité de l'animal est assez mise en évidence ici. Cette même voracité a conséquemment très tôt intéressé la médecine antique, très friande de saignées et autres formes d'évacuation sanguine, notamment appuyées, au fil de l'histoire, par la fameuse théorie des humeurs.

Quoi qu'il en soit, on retrouve la sangsue dans bien des lieux, à l'Antiquité, associée à la pratique de la médecine. En Inde le dieu Dhanvantari tient dans l'une de ses quatre mains une sangsue, symbole du traitement naturopathique. En Egypte on a retrouvé, dans un tombeau de Thèbes datant de 1500 avant Jésus-Christ, une peinture sur laquelle un médecin applique une sangsue sur le front d'un patient. En Grèce Nicandre de Colophon (du 2ème siècle avant Jésus-Christ) décrit dans un poème médical, *Alexipharmaque*, l'utilité de la sangsue (Galien l'utilisait également). Chez les Romains, Pline l'Ancien les recommande en cas d'hémorroïdes et Thémison de Laodicée, médecin grec installé à Rome, appliquait des sangsues sur les tempes de ses patients contre les affections du cerveau. Il n'y a pas jusqu'au monde arabe qui n'ait utilisé des sangsues, comme le confirme le médecin Ibn-Baitar.

Pourtant, au Moyen Age, l'hirudothérapie reste une pratique confidentielle. En Allemagne on considère les sangsues comme vénéneuses en raison de certaines allergies qu'elles peuvent provoquer. Malgré la reconnaissance d'Ambroise Paré et de son efficacité en cas d'aménorrhée, l'hirudothérapie se cantonne jusqu'à la Révolution au domaine de la médecine populaire, surtout utilisée par les *barbiers* au même titre que les ventouses.

Inversement, la première moitié du XIXème siècle demeure le siècle d'or de l'application des sangsues. S'il y a un grand nom à retenir dans l'histoire de l'hirudothérapie (jusqu'à l'excès de la pratique) c'est bien celui de Victor Broussais (1778-1838). Dans son *Examen des doctrines médicales* il développe le thème de la *Doctrine physiologique* encore appelée *Doctrine de l'irritation* dans laquelle le recours aux sangsues est fortement préconisé. Mais Broussais exagère les prescriptions au point que certains journaux caricaturent l'hirudothérapie. Les critiques n'arrêtent toutefois pas, pour l'instant, l'irrésistible ascension de cette pratique et plusieurs disciples de Broussais se feront un nom dans l'histoire de la médecine, tel le docteur Bouillard. Conséquemment, on consomme environ 100 millions de sangsues en France par an (ce qui correspond à 3 sangsues par habitant et par an) ! Les eaux d'Europe occidentale se vident de leurs sangsues et on se voit bientôt contraint de les importer (de Pologne, de Hongrie, de Turquie). En 1857, le docteur Ebrard dans sa *Monographie des sangsues médicinales* déplore l'inflation constante du prix des sangsues, à tel point, conclut le médecin, que l'on ne peut plus pratiquer l'hirudothérapie aussi souvent et aussi bien qu'il le faudrait.

Si quelques voix s'élèvent pourtant au beau milieu de cet engouement pour les sangsues (telle celle, en 1827, du docteur parisien Audin-Rouvière qui rédige un article virulent dont le titre est assez évocateur : *Plus de sangsues !*), le mouvement est lancé. L'hirudothérapie bat son plein en Allemagne, et en Angleterre où les médecins prennent quelquefois le nom de *leechers*, du terme anglais *leech* signifiant *sangsue*. Même l'Amérique connaît le phénomène !

Cependant, à partir de 1850 l'hirudothérapie pose problème en raison du nombre croissant de décès des patients pourtant traités par les sangsues. Certains spécialistes évoquent même un *vampirisme à la Broussais*. En 1858 Virchow découvre la cellule, Koch et Pasteur vantent les bienfaits de la stérilisation suite à la découverte des microbes. C'est un grave revers pour les sangsues qui ne sont pas stériles. Le chef d'accusation est ainsi prononcé ; l'hirudothérapie peut décliner ; dès 1860 elle n'est plus en odeur de sainteté à l'Université.

Au XXème siècle, l'hirudothérapie, tombée en disgrâce dans la médecine officielle, se retranche dans la médecine populaire, même si l'on ne trouve plus beaucoup de sangsues dans nos eaux à cause de l'assèchement des marais et de l'utilisation des pesticides (aujourd'hui la sangsue est

---

4 : *Proverbes XXX, 15*, traduction de la *Bible de Jérusalem*.

devenue si rare qu'elle est classée parmi les animaux protégés). En 1937 les sangsues disparaissent de la pharmacopée française et la Sécurité Sociale cesse de les rembourser à partir de 1972.

Le mouvement n'est pas complètement général car l'Allemagne remet en grâce l'hirudothérapie à partir de 1920 et, dans les années 1960, les médecins slovènes renouent avec cette pratique. Le Professeur Baudet, de Bordeaux, les utilisera lors de la réimplantation d'un doigt. En 1980 on assiste à un regain d'intérêt pour l'hirudothérapie venu des États-Unis, avec une littérature médicale anglophone abondante sur le sujet. Aujourd'hui, la naturopathie remet à l'honneur les sangsues, notamment en France, en Suisse et en Allemagne.

Procédons à un petit état des lieux actuel. Que faut-il pour pêcher et conserver les sangsues à l'orée du XXIème siècle ? - Des eaux propres tout d'abord, légèrement acides, avec peu de courant. Il faut savoir, ensuite, que les sangsues jeûnent tout l'hiver en s'enfonçant dans la boue. Du printemps à l'automne elles cherchent leur nourriture et se jettent sur leur victime dès que l'eau bouge. Elles déposent enfin leurs cocons sur les berges, dans les mousses et les herbes, au début de l'été.

Jadis on pêchait les sangsues (belle source de revenus, cela dit en passant) en mettant les jambes dans l'eau et on les capturait à l'aide d'un filet ou directement à la main avant que l'animal ne morde ; une personne pouvait pêcher jusqu'à 2000 sangsues par jour. Aujourd'hui, pour la pratique de l'hirudothérapie en France, les sangsues sauvages proviennent de Turquie ; les sangsues domestiques, dites encore « de culture », sont principalement élevées non loin de Bordeaux par l'entreprise RICARIMPEX, entreprise qui officie depuis... 1845 précisément !

On conserve les sangsues dans des aquariums, des bocaux, des pots de faïence, de porcelaine, de plastique (il faut 2 litres au minimum pour 30 sangsues), munis de minuscules trous. Bien entendu, on ne peut mêler les poissons aux sangsues, car ces dernières peuvent les tuer en une demi-heure ! Les récipients sont à placer à l'ombre ou dans l'obscurité, entre 8°C et 18°C. Après leur utilisation – à usage unique ! - on tue les sangsues soit en les congelant, soit en les ébouillantant, soit en les jetant dans de l'alcool à 90°. La sangsue - et voilà la fin de son histoire - termine son existence dans un dernier et gargantuesque repas !

## CARACTÉRISTIQUES ET UTILISATION DES SANGSUES

Il existe plus de 600 sortes d'hirudinéés. Quinze seulement servent en médecine. En occident on n'utilise que l'*hirudo medicinalis* se déclinant en *sangsue verte* et *sangsue grise*, les deux espèces étant de qualité similaire.

Elle est constituée de nombreux anneaux et possède 2 ventouses, l'une – antérieure – à côté de la bouche (qui contient elle-même une mâchoire), l'autre – postérieure – qui permet à l'animal de s'accrocher à sa victime. La sangsue a cinq paires d'yeux, est hermaphrodite (elle possède un pénis entre le 31ème et le 32ème anneau et un vagin entre le 36ème et 37ème anneau) et pratique la fécondation réciproque. A l'intérieur de son corps, elle jouit d'un estomac ultra-extensible ainsi qu'un intestin très court doté d'une seule bactérie – ce qui est fort rare – lui permettant de digérer le sang.

Ses intérêts médicaux sont nombreux car elle génère plusieurs « effets ».

Elle permet tout d'abord un effet « saignée locale », à la différence de la saignée générale autrement nommée la *phlébotomie*. Une décongestion est immédiatement obtenue car une sangsue pompe 10 à 20 ml de sang sur une durée s'étalant de 20 à 120 minutes (soit 5 à 10 fois son propre poids). Après qu'on lui a ôté la sangsue préalablement déposée, le patient continue de perdre la même quantité de sang que l'animal lui a pris durant 2 à 12 heures.

D'autres effets sont également attendus. L'« effet irritant » ou « effet convulsif » tout d'abord, mais aussi un « effet acupuncture » (en plaçant les sangsues directement sur les points d'acupuncture connus) ou encore, plus rare, un « effet euphorisant », effet pour l'instant inexplicé et pourtant efficace dans certains cas de déprime.

Toutefois, le plus grand intérêt de la sangsue, et découvert plus récemment, réside dans sa salive. Celle-ci, en effet, regorge de substances très utiles, portant les noms d'hirudine, de caline, de

destabilase, d'égline, et d'autres encore. Certaines substances encore n'ont pas été découvertes à ce jour. Ainsi, la salive de sangsue engendre un effet « anesthésie locale » (après une morsure douloureuse, telle une piqûre, toute douleur disparaît pendant une durée de 2 à 5 minutes), mais aussi un « effet vasodilatation » (dû à une substance histaminique contenue dans la salive), un « effet anticoagulant » (dû à l'hirudine, la substance la plus connue contenue dans la salive de sangsue et découverte en 1884). Le sang se voit donc fluidifié, ainsi que le permet la fameuse héparine - mais le recours aux sangsues se verra précieux en cas d'allergie à l'héparine ! Un « effet fibrinolyse » est également obtenu grâce à la caline et à la destabilase pour dissoudre les caillots sanguins et lutter contre la thrombose. Il n'y a pas jusqu'à un « effet anti-inflammatoire » qui ne soit obtenu par l'hirudothérapie, lors notamment des crises d'emphysème, de gingivite, de proliférations tumorales et d'autres processus inflammatoires.

On utilise ainsi les sangsues en chirurgie lors de stases veineuses après des réimplantations et des greffes (d'oreilles, de doigts,...), lors de traumatismes postopératoires et de traitements de cicatrices douloureuses et/ou inesthétiques.

D'une manière générale les sangsues sont reconnues par les naturopathes comme bienfaitantes contre l'hypertension, les maladies des veines (notamment par application directe sur les hémorroïdes – nous verrons comment la littérature provençale s'amuse avec cette pratique spécifique), les maladies artérielles (infarctus, AVC...), les maladies de l'appareil locomoteur (lumbagos, tendinites, hernies discales...), les maladies « de la tête » (migraine, otite, acouphènes...), en dermatologie (zona, furoncles, panaris...), en gynécologie (aménorrhée, règles douloureuses...), en traumatologie (entorses, hématomes, fractures...), ainsi que dans le traitement de certains organes internes (en cas notamment de pleurésie, de pneumonie, d'inflammation des intestins...). Les sangsues connaissent même à l'heure actuelle un usage vétérinaire (sur les chats, les chiens et les chevaux en particulier).

Certes, pour bénéficier des avantages de l'hirudothérapie, il ne faut pas être hémophile, ni anémié, ni immunodéficient. Elle se pratique alors très simplement : on pose la sangsue à l'endroit intéressé et on attend qu'elle morde. Cela peut se faire à divers endroits du corps selon l'indication thérapeutique : au niveau de l'articulation enflammée, au niveau de l'épigastre, du foie, de l'hématome à résorber, du furoncle, derrière l'oreille, sur l'estomac (voir le texte provençal traitant – dans le registre burlesque – de la question), sur le lumbago...

Cette pratique manuelle, très répandue en Provence et sur une période assez longue, n'est pas sans avoir laissé des traces – et parfois même mieux que des traces – dans la *literaturo nostro*. Depuis la mention contenue dans le premier chant de *Mirèio* une belle liste d'occurrences plus ou moins développées au sujet des sangsues se fait jour dans le provençal de la *vido vidanto* ou de la littérature plus érudite.

## DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

### Hirudothérapie et anthropologie

Frédéric Mistral tient à rappeler qu'il y a toujours eu une forte présence de pêcheurs de sangsues en Provence. Outre ses mentions contenues dans *Mirèio*, on repère çà et là dans l'œuvre mistralienne des allusions très claires. Tantôt il s'agit de les signaler « en terre d'Arles » dans *Lou Pouèmo dóu Rose*<sup>5</sup>, tantôt « au fin fond de la Crau » dans la Préface aux *Cant dóu terraire* de Charloun.

Le même Charloun narre ses péripéties de *pescaire d'iruge* et des réjouissances qui y sont associées dans une chanson, précisément incluses dans ses *Cant dóu terraire* :

### LI PESCAIRE D'IRUGE

Èr : *La mère Jeanne*

Dins lou courrènt de la semano,  
Sènso pourta tort en degun,  
Faudra leissa nosto cabano,  
Pèr se gandi dins li palun.  
Se quaucun nous cerco grabuge,  
Ié diren que sian dous bon vièi,  
Que s'enanen pesca d'iruge  
De-long de l'estang que se vèi,  
Countènt coume de rèi.

Tabassen 'mé la barro,  
Lis iruge pounchejaran lèu ;  
Trepejen dedins l'aigo claro,  
Faguen-se pougne li boutèu ;  
Au cèu  
Dardaio lou soulèu.  
E zóu, zóu, zóu, plus ferme encaro  
Car de pesca lou tèms es bèu.

Sachènt que pèr gagna la vido,  
I'a proun de peno eici-debas,  
A passa tèms dins li roumpido  
Res nous fasié branda d'un pas.  
Aro se voulèn nous semoundre  
De nous louga pèr li meissoun,  
Vite li pelot van s'escoundre  
Vo de nautre n'an pas besoun,  
D'abord qu'es la sesoun.

De falé 'spera la vermino  
Que suçara noste sang viéu,  
N'i'a pèr faire marrido mino,  
Pièi dire de mau de l'estiéu.  
E pamens coume nous fau faire !  
Quand res nous douno de travai,  
Sian óubliga d'èstre pescaire.  
Ansin la misèri s'envai ;  
Fau emplí lou gavai.

S'avian un pau mai de que viéure,  
Gardarian noste cabanoun.  
Res nous veirié, maladiciéure !  
Sèmpre estroupa jusqu'au geinoun.  
Pamens que rèn nous fague peno,  
Vourrian bèn li sèntre déjà ;  
Dins l'aigo treblo à cha centeno  
Basto li vèire negreja !  
Noun fau se refreja.

Que sara gaio la vesprado,  
Quand se veiren au Mas-Tibert.

Tóuti de bràvi cambarado,  
 Sènso capèu, front descubert !  
 Di quàuqui sòu de nosto pesco  
 Veïren veni lou vin de Crau ;  
 Dins lou tubet fasènt verdesco,  
 Se faren passa lou barrau,  
 Béuren coume de trau.

Tabassen 'mé la barro,  
 Lis iruge pounchejaren lèu ;  
 Trepejen dedins l'aigo claro,  
 Faguen-se pougne li boutèu  
 Au cèu  
 Dardaio lou soulèu.  
 E zóu, zóu, zóu, plus ferme encaro  
 Que de pesca lou tèms es bèu.

Charloun Riéu, *Li cant dóu terraire*<sup>6</sup>

Il n'apparaît rien de l'hirudothérapie dans la chanson de Charloun et tel n'est pas son but, bien entendu. Ni le poète du Paradou ni Mistral ne semblent s'en soucier. C'est l'aspect anthropologique qui importe avant tout pour ces deux écrivains. Pour trouver des réflexions ou des descriptions qui ont trait à la pratique médicale à proprement parler, il faut aller les chercher ailleurs. Chez le docteur Charles Arnoux, par exemple, qui, sans s'étendre sur le sujet, en décrit les rudiments : Lou mège « marcara mai un cataplàsmus de pòutiho, de farino de lin (de cop, saupica de farino de moustardo) ; de ventouso ; - un ban de pèd emé de sau grosso ; fara metre li sangsugo (s. f.) lis iruge (s. m.) ; un tassèu ; un cautèri au cese. »

Dans *L'enfant de la Rèino Jano* de Gabriel Courlet, en revanche, la description est plus riche, grâce à l'habile pratique du médecin juif, personnage-clé de ce roman historique. Le thérapeute commente : « Siegue d'èstre resta au souleias, siegue pèr l'efèt d'uno esmougudo vioulènto - e belèu li dos causo à la fes - l'enfant a 'gu un cop de sang à la tèsto. Me siéu precauciona : ai adu d'iruge pèr pipa lou sang que s'acampo à soun su. » E lou Jusiòu tirè d'endessouto sa raubo uno boutiho pleno d'aigo ounte nadavon de sansugo de palun. Vuegè lou tout dins uno escudello e, un à cha un, pesquè quàuqui tiro-sang e lis empeguè darrié lis auriho dóu maridoun. Acò fa, i'avié plus que d'espera... »

Du côté de Saint-Rémy-de-Provence, on connaît également les vertus de l'hirudothérapie et sa pratique courante. Albert Pelissier, dans *La marrano dóu renouvèu*, la préconise en cas de céphalée : « se, de fes, lou mau de tèsto s'encagno, vitamen, metès sièis iruge darrié lis auriho »<sup>7</sup>, et Joseph Roumanille, dans son conte *L'abouticàri*, peint un jeune aide-pharmacien attaché au remplacement de l'eau des sangsues : « Tre qu'intrè dins la boutigo, lou mèstre sounè soun elèvo, qu'èro en trin de chanja d'aigo is iruge (...) »

Retournons à Aureille. Gabriel Courlet, toujours dans *L'enfant de la Rèino Jano*, observe les sangsues à l'œuvre : « Entandi que lou Jusiòu parlavo ansin, lis iruge, éli, èron à soun affaire. S'engourgavon de sang maca qu'aurias di que, de soun goulidige, finirien pèr n'en creba. Mai pièi, boudenfle que n'en poudien plus, calavon dins sa mourdeduro e barrulavon, sadou, sus lou couissin. Bendich-Aïn li culissié alor e li remetié dins sa boutiho. D'autre anavon prendre sa plaço sus la car de l'enfant. »

On discute ainsi, en Provence, des causes et effets de l'hirudothérapie et on se demande l'un

6 : C.P.M., Raphèle-lès-Arles, 1985, p.58.

7 : Marcel Bonnet, *La Mount-Joio de Sant-Roumié e de l'Escolo dis Aupiho*, Escolo dis Aupiho, Saint-Rémy-de-Provence, 2003, p.127.

l'autre si on a déjà bénéficié de ses bienfaits. Bernard Blua, dans *Lou retour d'Estève Courboun*, prend le temps de traiter la question :

« - Te n'an deja rapega, d'iruge, à tu ?

- Noun, mai m'an empega un cop li ventouso.

- Iéu me n'an rapega un cop avans la guerrou. Buei, ve ! Lou podes dire. Es de gròssi limaço. Quand te tiron lou sang, sèntes rèn. Es après que siés mòu coume uno chico. E quouro li derrabes, soun boudenfle qu'espetarien. »

### Une manifestation du mal et de l'agressivité

La culture provençale n'a pas toujours été aussi neutre envers les sangsues et le glissement de la simple description des pratiques courantes de l'hirudothérapie vers des connotations moins valorisantes s'est fait très vite. Déjà, dans les dictons populaires, l'aspect vorace de la sangsue est mise en avant. Paul Roman<sup>8</sup>, s'en fait le rapporteur

« EIRÙGI = IRUGE, s. m.

— Arrapant coumo un eirùgi.

— Chuca [o] tira coumo un eirùgi.

— Plen coumo un eirùgi. »

Poursuivons le chemin des différentes occurrences concernant la sangsue et celle-ci devient rapidement le symbole général de tout ce qui adhère fortement, qui ne veut pas lâcher prise. Léon de Berluc-Pérussis, dans ses *conte provençau*, s'amuse avec la comparaison : « A parti d'ou jour que l'ussié Arnaud ié signifiquè l'arrèst de la Court, M. de Vachiero s'estaquè à M. de Raiano coume un iruge ».

De l'adhérence permanente à l'attaque impitoyable, il n'y avait qu'un pas et la littérature provençale le franchit sans vergogne. Bien plus nombreuses, en effet, sont les mentions où les sangsues apparaissent comme les habitantes inévitables des marais et comme les inévitables ennemies des hommes osant s'aventurer sur leur territoire. Les occurrences sont légion : de d'Arbaud qui dans *L'Antifo* narre la traversée d'un marécage par Nouradoun Blanquet où les sangsues « acabon » les protagonistes<sup>9</sup>, à Bernard Blua chez qui les personnages sont « sauna »<sup>10</sup> par les *iruge* qui « vous rintron de pertout ! »<sup>11</sup>, que de rappels sur les dangers et les méfaits des sangsues ! Bernard Giély, dans son *Pavaïoun de la tartugo*, apporte à deux reprises sa voix à l'unisson : « Me guidère vers un grand camin, au bèu mitan de la valengo. Ajustave plan-planet ma davalado pèr ié toumba dessus, pulèu que de m'ana tanca dins l'aigo fangassouso di risiero, e me faire sauna pèr lis iruge suçarèu. » (...) « Fasiéu pas cas à-n-aquéu mounde animau, mai sentiéu deja li pounaduro dis iruge sus mi cambo. » (...)

Félix Gras, dans *Li Carbounié*<sup>12</sup>, va encore plus loin et assimile la sangsue au personnage méchant et à sa trahison : « (...) Oursan se viro, / E la destrau, passant la miro, / Coume un iruge vai se larda au pèd d'un frais. »

Comme il n'est pas rare de le remarquer en matière de description sociale et politique, une ou plusieurs catégories sociales sont métaphorisées par un procédé de zoomorphisme. Pierre Ronzeaud dans sa thèse *Peuple et représentations sous le règne de Louis XIV* l'a amplement démontré. La sangsue n'a pas échappé au processus dans l'univers provençal. La tentation était trop belle pour stigmatiser un groupe social et en retenir l'aspect vorace, inique, abject. Joseph Désanat, cité par Mistral dans *Lou Tresor dóu Felibrige* précisément à l'entrée « iruge », fulmine contre tous les membres d'une catégorie sociale et affirme que « soun esta de tout tèms lis iruge

8 : *Lei mount-joio* (tome I).

9 : « Intrerien dins la palunaio. Fauguè gasa d'estang fangous mounte lis iruge nous acabavon. »

10 : « Alor an camina coume acò uno semana au mitan di dangié. Eron manja di mouissalo, sauna dis iruge, sènso relàmbi menaça de la feruno. » (Bernard Blua, *Lou retour d'Estève Courboun*)

11 : « E pèr li brande, falié s'avisa de bèn chaspa lis aubre avans de li mounta, que i'a plen de termito. Alor s'agrafas veste brande à-n-un aubre rousiga, vous garças au sòu dins la nue ! E lis iruge que vous rintron de pertout ! » (Bernard Blua, *Lou retour d'Estève Courboun*)

12 : Chant IX « Lou cop traite ».



dou pople » ! Jean-Baptiste Coye, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, utilise le même procédé mais à la première personne cette fois :

« Fuguère la ruïnou et l'esfray d'ou Publi,  
Et d'ou san de mi frèrou, eiruge insatiable »<sup>13</sup>

Dans une perspective plus historique, Bruno Durand, compare la violence et l'agressivité des Romains à celles des sangsues. On lit dans son poème *Inne à la coumeto des alenado dou Garagai* :

« As vist bessai Nouvè, l'espaventous deluge,  
L'Egito e Faraoun, la Grèço emé sis art,  
E l'Empèri rouman, bevènt coume un iruge  
E lou sang di crestian e lou sang di soudard. »

Mais le poète le plus tenté par ce zoomorphisme sociologique est sans nul doute Mistral lui-même et, si l'on est plus précis dans la biographie de l'écrivain de Maillane, le Mistral de la jeunesse (certainement, comme il l'avoue lui-même dans ses passages autobiographiques, plus enthousiaste et ardent sur le plan politique). Le jeune père de *Mirèio* s'en prend aux riches, et pas seulement par l'intermédiaire du personnage de *Mèstre Ramoun*. Au chant X de l'épopée on lit ce qui peut être facilement interprété comme un discours politique théorique et très engagé :

« L'as vist dins l'ome riche ? Gounfle,  
Estalouira dins soun triounfle,  
Nègo Diéu dins soun cor e tèn tout lou camin ;  
Mai, quand es plen, toumbo l'iruge ;  
E que fara de soun gounfluge  
Quand se veira davans lou Juge  
Que dins Jerusalèn intravo su 'n saumin ? »

Pour Mistral jeune la sangsue est la métaphore répétitive (irons-nous jusqu'à reprendre l'expression de *métaphore obsédante* de Charles Mauron ?) du riche, de l'homme dur d'une manière générale, dans toute son abjection. Il l'emploie dans l'un de ses poèmes, *Amarun* - écrit à 19 ans ! -, et choisi par Roumanille dans ses *Prouvençalo* :

« Me diras que sies mai, aro qu'as fa ta graisso  
Emé lou sang dis autre iruge engavacha ! »,

ainsi que dans ses *Meissoun* qui sont, comme chacun le sait, son exercice préliminaire à l'éclosion de *Mirèio* :

« Mai que faran aquéli mangeiras,  
Quand pareiran amount vers lou grand Juge?  
Que ié dira : raço d'ome duras,  
De qu'avès fa de moun pople, eilas-bas ?  
Vous sias 'mplastra sa pèu coume d'iruge ;  
E li rascas diran: Seignour! Seignour !  
Crese qu'alor lou bon Diéu sara sourd. »

Il semblerait que l'exemple mistralien ait été suivi dans l'ensemble de la sémantique provençale autour des sangsues, car il n'y a pas que dans *Calendau*<sup>14</sup> que le mot *iruge*, dans les expressions « nautiques », sert plus ou moins d'insulte. Bruno Durand le confirme en décrivant un pirate conspué et vilipendé par les juges, les prêtres et les soldats :

« Quand li gènt dou rèi, li prèire, li juge,  
Tout lou fournimen  
M'en volon à mort en cridant : — Iruge !  
Me trufe, entre iéu, de si jujamen :  
Siéu tèsto d'encluge,

13 : Jean-Baptiste Coye, *Lou delire*.

14 : « - A la mar! se bramè, que fuge !

Vague en palun pesca d'iruge ! » Mistral, *Calendau* (chant VI).

Mai fort que lou rèi e soun parlamen... »<sup>15</sup>

A ce niveau-là la sangsue a perdu tout son bénéfice d'animal guérisseur. Elle est, dans l'esprit collectif, la bête dont il faut de débarrasser avant tout. Une amitié se scelle même, dans *Lou pavaïoun de la tartugo* de Bernard Giély, lorsque le personnage de Hans ôte les sangsues accrochées à la peau de son ami :

« A l'aubo, lou jour m'aurié pas soulamen reviha, se Hans avié pas vougu me despega dis iruge que me mountavon sus li bras.

- «Hòu! l'ome de que fas ?», demandère à mita ensuca.

- «Se li laisse faire, dins gaire saras sangbegu », en disènt acò, lis esquichavo e li crebavo emé sis ounglo entre dous det emé l'abileta d'un especialisto d'aquelo formo de massacre. »

Quel coup de théâtre dans l'étude des sangsues dans la culture provençale et quel renversement des valeurs ! Du sage médecin juif de *L'Enfant de la Rèino Jano*, sauvant son patient en posant des sangsues, à Hans du *Pavaïoun de la tartugo* prouvant inversement son amitié en ôtant des sangsues à son ami, il semblerait bien que la *literaturo nostro* ait procédé à ce que les psychologues appellent un *clivage* : d'un côté la sangsue bienfaisante, utilisée par le médecin (et qui apporte quelques pièces à son pêcheur au passage), de l'autre la malfaisante sangsue rencontrée au hasard des marais.

A moins qu'il n'existe un troisième côté, agencé lors de cette opération de clivage psychologique collectif, et que nous ayons plutôt affaire à un triangle... Ce troisième côté est l'humour, décrispant à la fois la peur d'une pratique médicale toujours quelque peu invasive et la peur d'un animal considéré comme agressif.

#### Un traitement littéraire spécifique : l'humour

On se souvient que la mode *burlesque*, particulièrement en vogue au XVII<sup>e</sup> siècle comme le montre l'ouvrage de Francis Bar<sup>16</sup>, reprenait des morceaux de bravoure de la littérature classique et les parodiait. Il semblerait bien que la littérature provençale en fasse de même avec l'hirudothérapie. En traitant sur le mode comique une pratique de soin bien connue à l'époque, certains auteurs provençaux agencent volontairement un décalage entre ladite pratique et sa compréhension (ou son incompréhension) de la part du patient.

La *cascareleta* suivante prouve que les malades provençaux n'ont pas toujours compris le sens médical de l'hirudothérapie :

#### LIS IRUGE

Jan de la Tousco, de Mountèu, se sentié pas bèn, e mandè querre lou medecin.

Lou medecin veguè sa lengo, ié tastè lou pous :

- Sara pas rèn, diguè.

Boutas-vous uno vinteno d'iruge sus l'estouma, e 'm' acò bello finido !

E lou malaut faguè lou remèdi, e lou remèdi grand bèn ié faguè.

Quand pièi, de-vèspre, tournè lou mège per vesita soun malaut, regarda sa lengo, ié tastè lou pous :

- T'ai sauva, ié diguè. Ah ! bèn, aro te lou pode afourti, n'as escapa d'uno bello ! E dire que quàuqui bestiolo t'an tira d'aquí !

- Oh ! mai, faguè Jan de la Tousco, lis avèn mes à la sartan, i'avèn apoundu quàuqui tartifle, e dins un òli, Moussu, un òli qu'embaumò e que revendrié 'n mort !

- Lis as manja !

- Eh ! falié li béure ?

LOU CASCARELET  
*Armana prouvençau* 1866

---

15 : Poème *L'Escumaire de mar* dans *Lou camin roumiéu*.

16 : *Le genre burlesque en France au XVII<sup>e</sup> siècle : étude de style*, Editions d'Artrey, 1960.

Se rattachant au même mode burlesque, Jean Gon, plus finaud, parodie l'hirudothérapie dans son traitement des hémorroïdes, à l'aide de la syllepse de sens (procédé stylistique qui permet de prendre une expression au propre et au figuré en même temps) « se bouta quaucarèn au quiéu », comme le Cascarelet vient de le faire avec l'expression « se bouta quaucarèn sus l'estouma » :

### AVÈS D'IRUGE ?

Hòu ! moussu Colivet, avès de tiro-sang ?  
Uno niue lou Panard de Ferrié demandavo  
A-n-aquéu farmacian  
Qu'en renant se levavo  
E qu'à soun èstro pouncejavò ;  
N'avès enca? - Mai, acò prèssò bèn ?  
Pèr veni tant tard 'mé lou marrit tèms,  
Cridè lou poutingaire,  
Gracious... bèn gaire.  
- E vo, prèssò : avès-ti d'iruge, sacrebiéu ?  
- Me n'en dèu soubra sièis, e li crese bèn viéu.  
E bèn, boutas-vous-lèi au quiéu!

Jan Gon de la Piramido, *Li nouvèu conte galoi*

De ces deux plaisanteries, convenons que l'usage strict des sangsues est particulièrement mis à mal ! Mais si, après tout, les Provençaux avaient (re)découvert d'autres utilisations ? L'aspect nutritif n'est pas seulement évoqué dans notre première *cascareleto* : les personnages du *Retour d'Estève Courboun* ne semblent pas plaisanter lorsqu'ils dialoguent dans cet autre extrait du roman : « E rèn à manja, rèn ! Rèn que de racino. Subretout que li racino d'eilabas, m'as coumprès ! Dèu èstre coume de bano, acò.

- Outro que de bano !

- Meme qu'un jour an degu manja d'iruge, alor ! »

Médecine, nourriture, sujet d'humour... finalement nos sangsues s'en sortent plutôt bien !

Le plus curieux demeurera la pauvreté des références en provençal, spécifiquement sur cette question, de la part de notre grand entomologiste Jean-Henri Fabre. Il en parle, certes, mais principalement dans son œuvre française. Réserve-t-il sa faconde provençale aux animaux qu'il préfère ? - Peut-être... car, effectivement, les mentions sur les sangsues dans les *Souvenirs entomologiques* ne sont pas très valorisantes. Tantôt on voit « l'aulastome, grosse sangsue noire mal intentionnée »<sup>17</sup>, tantôt « des sangsues noires se contorsionnent sur leur proie, un tronçon de lombric »<sup>18</sup>, tantôt Fabre parle d'un « mouvement glutineux de sangsue ».<sup>19</sup>

Le plus paradoxal demeurera l'anthropomorphisme qui aura été infligé aux sangsues, après que celles-ci ont été inversement la métaphore zoomorphiste d'un groupe social humain. Il faut retourner en Suisse (puisque aussi bien étions-nous parti de la Suisse pour commencer cet article) pour découvrir une affaire cléricale juridique, extraordinaire et véridique : en 1554 l'évêque de Lausanne excommunie les sangsues du Lac Léman, accusées officiellement d'en tuer les poissons<sup>20</sup>.

17 : « L'épinoche avait fait sa toilette ; ses écailles eussent fait pâlir l'éclat de l'argent ; sa gorge était frottée du plus vif vermillon. À l'approche de l'aulastome, grosse sangsue noire mal intentionnée, sur le dos, sur les flancs, ses aiguillons brusquement se dressaient, comme poussés par un ressort. Devant cette attitude déterminée, le bandit se laisse honteusement couler parmi les herbages. » (*Souvenirs entomologiques*, Livre I - 1879).

18 : *Idem*, Livre VII – 1900.

19 : *Idem*, Livre VIII – 1903.

20 : « En 1488, les grands vicaires d'Autun lancent l'excommunication contre les charançons ; en 1554, l'évêque de Lausanne prend la même mesure contre les sangsues coupables de détruire les poissons du lac Léman » (Jean Prieur,

Est-ce un symbole de la disparition programmée des sangsues de nos eaux occidentales ? Est-ce que, dans un monde provençal moderne, industriel, où les sangsues se font rares, nos *iruge* sont amenés à disparaître également de notre littérature ? - N'en croyons rien et usons d'optimisme. Lorsque Jean-Bernard Bouéry doit employer une image pour décrire la consommation de carburant de nos voitures lors d'embouteillages, c'est finalement aux sangsues qu'il a recours : « Falié tanca dins lis embroi e lis encoumbre dóu tèms que lou moutour suçavo l'essènci coume un milié d'iruge ».<sup>21</sup>

Gageons ainsi que, en médecine comme en littérature provençale, les sangsues ont encore de beaux jours devant elles !

Emmanuel DESILES  
Aix-Marseille Université

---

*L'âme des animaux*, Robert Laffont, Paris, 1986, réédition France Loisirs, p.210).

21 : Jean-Bernard Bouéry, *L'an que vèn à Malofougasso*, Editions Prouvènço d'Aro, Marseille, 2003, p.165.